

Louis Pauwels

Comment devient-on ce que l'on est ?

STOCK

Voyez-vous, il y a dans la mentalité chrétienne quelque chose qui m'est étranger. Radicalement étranger. Comment vous dire ? Je ne sens pas mes racines dans le judéo-christianisme. Cet héritage n'est pas le mien. Non, il n'est pas le mien. En réalité, je n'ai jamais cessé de m'y trouver sourdement opposé. Je ne m'en rendais pas compte. Mais dans mes idées, mes sentiments, mes intuitions et jusque dans ma manière d'être, c'était une résistance informulée qui se manifestait. L'évidence a fini par m'apparaître, sur le tard. "Tu n'es pas chrétien, voilà toute ton histoire." Oui, c'est ce que je me dis maintenant. Comment en suis-je venu à comprendre cela ? Et à comprendre qu'à travers moi, c'était l'essentiel du conflit du monde qui se jouait ? Voilà ce que raconte ce livre, qui, en décrivant un destin, exprime sans provocation ni prosélytisme des idées vraies, je veux dire, des idées vécues. Je ne vois aucun inconvénient à l'existence de pensées contraires à mon esprit et de sentiments contraires à ma nature. Cependant, il y a en germes dans ce livre un manifeste esthétique, philosophique, moral et politique. Et franchement, je crois que ces germes apparaissent à temps parmi les ruines des idéologies qui ont dominé ma génération.

LES GRANDS AUTEURS

Collection dirigée
par
Claude GLAYMAN

2
45845
(12)

369

Dans la même collection

- Henri LEFEBVRE : *Le Temps des méprises.*
Jean DUVIGNAUD : *Le « Ça » perché.*
Henri TROYAT : *Un si long chemin.*
Jean-Jacques BROCHIER : *L'Aventure des surréalistes.*
1914-1918.
Gilbert CESBRON : *Ce qu'on appelle vivre.*
François CHATELET : *Chronique des idées perdues.*
Georges BALANDIER : *Histoire d'Autres.*
Alain TOURAINE : *Un désir d'Histoire.*
Bernard CLAVEL : *Écrit sur la neige.*
Jacques BERQUE : *Arabies.*
Henri QUEFFÉLEC : *Un Breton bien tranquille.*
Fernand DELIGNY : *Le Croire et le Craindre.*
Georges LAPASSADE : *Joyeux Tropiques.*
Henri LABORIT, Francis JEANSON : *Discours sans méthode.*
Christiane ROCHEFORT : *Ma vie revue et corrigée par l'auteur.*

A paraître

- Alberto MORAVIA : *Le roi est nu.*
Maurice NADEAU : *Mémoires.*
Pierre EMMANUEL : *Conversations avec Marie-Louise Achard.*
Leonardo SCIASCIA : *Conversations avec Marcelle Padovani.*
Jean DORST : *Conversations avec Maurice Bruzeck.*
Max-Pol FOUCHET : *Conversations avec Albert Mermoud.*
Jean-Pierre FAYE : *Conversations avec Philippe Boyer.*
André STIL : *Conversations avec Pierre-Luc Séguillon.*
Etc.

COMMENT DEVIENT ON CE QUE L'ON EST ?

Du même auteur

Romans

SAINT QUELQU'UN (Le Seuil et Livre de poche).
L'AMOUR MONSTRE (Le Seuil et Livre de poche).
LE CHÂTEAU DU DESSOUS (Gallimard).
LA CONFESSION IMPARDONNABLE (Mercure de France).
BI U'MROCH L'ADMIRABLE (Gallimard et Folio).

Essais

LES VOIES DE PETITE COMMUNICATION (Le Seuil).
LE MATIN DES MAGICIENS (Gallimard, Livre de poche, Folio).
L'HOMME ÉTERNEL (Gallimard et Folio) [*ces deux ouvrages en collaboration avec Jacques Bergier*].
LETTRE OUVERTE AUX GENS HEUREUX (Albin Michel et Livre de poche).
CE QUE JE CROIS (Grasset et Livre de poche).

Portraits

MONSIEUR GURDJIEFF (Le Seuil et Livre de poche).
LES PASSIONS SEI ON DAI I (Denoël).

Spectacles

LE GOI EM (d'après Gustave Meyrink) [télévision].
PRÉSIDENT FAUST (télévision) [texte édité par Albin Michel].
LES CHRONIQUES MARTIENNES (d'après Ray Bradbury) [théâtre].
LES ROSES DE MAÑARA (télévision).
LES JEUNES FILLES (d'après Montherlant) [télévision].

Louis Pauwels

84
14

Comment devient-on ce que l'on est ?

Stock

DL-27-11-1978-32319



ISSN 0150-5556

Tous droits réservés pour tous pays.
© 1978, Éditions Stock.

Avant-propos

Plusieurs soirs du dernier printemps, le poète Luc Bérumont est venu m'interroger dans mon bureau du *Figaro*. Soutenu par son désir de comprendre en se gardant de juger (la plus belle attitude qui soit, à mon avis), je lui répondais en essayant de me centrer à la fin de journées dispersantes.

Les propos devaient constituer un livre. Quand je les eus sous les yeux, je m'aperçus qu'ils feraient un non-livre. La vraie voix d'un écrivain est son écriture, jaillie de sa solitude. Et sa seule compagnie légitime est le lecteur, oiseau rare pour qui le « comment c'est dit » est au moins aussi important que le « ce que ça dit ».

J'ai donc mis de côté les entretiens. Et, me souvenant des amicales soirées, écrit. A propos de nos conversations du printemps, écrit durant l'été sur mon automne. Eh oui, déjà l'automne ! Quelle injustice ! J'ai beaucoup trop d'années pour un homme de mon âge ! Je m'en avise une

nouvelle fois en me relisant. Ce livre contient un manifeste et son écriture conserve la spontanéité, le feu des discours tenus à un camarade dans la nuit.

« La philosophie, telle que je l'ai toujours comprise et vécue, consiste à vivre volontairement dans les glaces et sur les cimes — à rechercher ce qui, dans l'existence, dépayse et fait question. [...] Quelle dose de vérité un esprit sait-il *supporter*, sait-il *risquer* ? Voilà ce qui, de plus en plus, devint pour moi le vrai critère des valeurs.

.....
Parvenu à ce point, il n'est plus possible d'éluder la vraie réponse à la question : *Comment devient-on ce que l'on est ?* »

NIETZSCHE (*Ecce Homo*).

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1880

1

La vie écrite

*Sauve-toi si ton père t'aborde ! – Mon
père d'esprit, la niche génétique et la
herse – Portrait d'un saint en banlieue.
Mes classes scolaires et sociales. –
Vivre dans le peuple. – Promenade
d'un instituteur. – La guerre et les
Indes. – Une expérience de culture
populaire. – Passage chez Gurdjieff. –
Ma légende des siècles. – Découverte
d'un yoga de l'action. – Du côté de
Marc Aurèle. – Le bureau et les étoiles.
– Un dieu nommé Big-Bang. – Devenir
son propre père.*

Non, je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Enfin, presque pas. Je ne m'interroge jamais sur mon enfance. D'ailleurs, ma vie passe sans planter de souvenirs. Les traces s'effacent. Je ne garde que le sentiment d'avoir une destinée.

L'enfance ? Ah oui. Peut-être un jour, dans ma vieillesse, serai-je réhabité par mon enfance. M'a-t-elle déserté ? L'ai-je repoussée ? Mais ne ferait-on pas trop de cas de l'enfance en chaque homme ? On dit que le drame des hommes, c'est qu'il y ait en eux un enfant qui ne veut pas mourir. Or, à mes yeux, le drame, c'est qu'il y ait en eux un adulte qui ne veut pas naître.

Oh ! je sais bien que de grands livres ont pour source des souvenirs d'enfance. Voyez Dickens. Voyez Tchekhov. Je suis privé de cette source. Elle a été scellée. Je crois savoir pourquoi et comment. J'ai la mémoire du jour, de l'heure, où, enfant, je sentis en moi l'enfance se paralyser. Je vous raconterai. Fut-ce un mal ? Je n'en suis pas sûr. Le destin nous donne tantôt du

sucré, tantôt du fouet, pour nous obliger à avancer. Et pourtant, ou en conséquence, si vous saviez combien j'aime les enfants ! Combien me bouleverse le spectacle de l'enfance ! Les enfants, comme les oiseaux, ont une poche d'air dans le corps qui les aide à voler. Je donnerais sans hésitation ma vie pour un enfant. J'ai des petits-enfants. Je vois des anges. Ce que je dis là est romantique, mais vrai.

J'ai accompagné un jour Salvador Dali à Polytechnique. Il devait y faire une conférence, devant les élèves et le général. Déjà, Polytechnique penchait à gauche. Dali l'a senti d'entrée. Il a commencé en ces termes :

« Messieurs, il faut toujours trahir sa classe. »

Mouvement de satisfaction. Il a poursuivi :

« Je suis né de famille bourgeoise, d'un père notaire. Mon honneur d'artiste est d'avoir trahi ma classe... »

Un temps. Et il a ajouté :

« Aujourd'hui, je suis un aristocrate. »

Si je m'interroge sur mes origines sociales, j'y vois une continuité dans la contradiction. Je suis le produit d'un conflit constant entre le peuple et la bourgeoisie. Cela m'a finalement conduit à me vouloir aristocrate.

Ma grand-mère maternelle née barrière d'Italie, venait du petit peuple d'Eugène Sue. Elle avait été une vendeuse de M^{me} Boucicaut, une ouvrière de Zola dans *Au bonheur des dames*.

Jeune, elle devait ressembler à « Casque d'or ». Elle séduisit un grand bourgeois nommé Cartry, dont elle eut ma mère. Puis elle divorça, pour se remarier dans sa classe avec un ouvrier typographe qui jouait de la flûte le dimanche dans les bals. Ma mère, hybride social par sa naissance, élevée par ce beau-père, devint également ouvrière typographe. Et elle recommença le destin de sa propre mère. Elle se fiança, pendant la Grande Guerre, avec un aviateur belge en permission. C'était un bourgeois gantois. Ce fut mon géniteur : Pauwels. Elle partit vivre avec lui, en Belgique, dans la grande famille Pauwels, qui compte quantité de notables et d'artistes. Et sans doute, non plus que ma grand-mère, elle n'a supporté le changement de classe. Elle s'est séparée de Pauwels. J'avais deux ans. Elle est revenue à Paris, chez sa mère. Et elle a connu un ouvrier tailleur, qui habitait la maison d'en face, rue Blomet. C'est cet ouvrier qui m'a élevé.

Il s'est consacré à moi. Il n'a pas voulu avoir d'enfant de ma mère afin que je sois l'unique fils de son cœur et de son esprit. Il fut mon vrai père. C'était un homme admirable, mystique, jaouessiste, hugolien, et teilhardien avant la lettre. J'ai dédié à sa mémoire *Le Matin des magiciens*. C'est l'homme que j'ai le plus admiré et le plus aimé.

Quant à ma famille paternelle gantoise, je ne l'ai connue qu'à seize ans, par mon oncle, professeur aux Beaux-Arts belges, qui m'a cherché et m'a découvert dans la banlieue que nous

habitions. A cause de lui, je suis allé à Gand, adolescent, voir le pays de mes ancêtres. Mais jamais, jamais, je n'ai voulu rencontrer mon père de sang. Il m'a écrit, quand mon nom est devenu public. Je n'ai pas répondu. Il est mort, voici quelques années. Un jour, on m'a donné une photo de lui. J'ai été très gêné, parce que nous nous ressemblons étonnamment. Voir la photo de cet inconnu, ma propre image ! Cette photo repose dans un tiroir de mon bureau. Je la conserve. Mais je me garde de l'exhumer. Elle est là, sous des papiers : quelque chose d'inquiétant, de vaguement infernal. Et jamais je ne l'ai montrée à mes enfants.

Bon, je vous ai dit que je savais le jour et l'heure où l'enfance s'est paralysée. Voici mon souvenir :

C'est quatre heures du soir, peut-être en automne. Je reviens de l'école, rue des Volontaires (on habitait encore rue Blomet). J'ai sept ans. Je porte un tablier noir, avec des boutons rouges. Ma mère est venue me chercher. On rentre à la maison. Elle me tient la main. Elle me dit que mon père n'est pas mon vrai père. Qu'il y a un autre homme qui est mon père. Et qu'il faut que je fasse très attention si quelqu'un m'aborde dans la rue et prétend venir me chercher. Ce sera lui. Il faut que je me sauve. Elle me dit tout ça parce que j'ai sept ans maintenant, c'est l'âge de raison.

Quelque chose, en moi, s'écroule. Il y a un abîme. Le monde se coupe en deux.

Je voudrais dire encore deux choses sur mes rapports avec celui que j'ai toujours considéré comme mon vrai père, avant et après cette révélation. Après, ce fut par volonté consciente, même si, dans le quotidien, mon cœur était filial et voulait tenir pour nul ce que ma raison savait.

La première : que l'esprit peut tout. Il peut rejeter les liens du sang, et en substituer d'autres. Je dois ma vraie vie à l'homme qui m'a élevé et aimé, qui m'a donné sa chaleur et sa lumière.

La seconde : que l'esprit peut tout, mais avec souffrance. Un des premiers textes que j'ai écrits, vers quinze ans, s'intitulait : *La Herse*. Je ne suis guère allé plus loin que le titre. Mais, effectivement, entre cet homme qui m'était tout et moi, j'éprouvais l'existence d'une herse. Toujours, toujours, mille petites sensations me séparaient de lui en dépit de moi. Oh ! ne me séparaient pas gravement ! Mais des... comment dire ?... des infimes empêchements d'intimité chaude, de communication animale. Il y a une niche génétique : ce sont les parents de chair. Je n'étais pas dans la niche génétique. Cela retire de la tendresse instinctive. Quelque chose ne passe pas, de l'un à l'autre, en dépit de l'amour. C'est surtout l'enfant qui éprouve cette impossibilité. L'adulte, lui, qui connaît l'amour sexuel, qui a l'expérience du couple, sait que l'on peut faire un avec une chair étrangère. Et mon père

par amour, qui faisait un avec ma mère, faisait de tout son élan un avec moi, avec cet enfant qu'il n'avait pas conçu. La réticence venait de moi, et malgré moi. Oh oui, malgré moi ! Je l'ai passionnément aimé, respecté, admiré. Et, dans mon sang, dans mes profondeurs biologiques, quelque chose me tenait éloigné et rétractile. Je n'étais pas entièrement proche de l'homme que j'aimais le plus. Alors, et pour toujours, sans doute, se constitue cette impalpable et implacable herse dressée entre vous et les êtres, le monde, l'amour.

Et voyez comme le destin se répète, comment il forme les mêmes figures. Je me suis marié une fois dans le peuple, et remarié dans la grande bourgeoisie. Et je suis moi-même le père d'une enfant qui n'est pas de mon sang, d'une fille que nous avons adoptée, ma seconde femme et moi, quand elle avait deux mois. Et de tout mon cœur je suis son père. Mais je devine en elle la herse ! Combien de fois, à combien de signes, je sens l'existence de la herse ! Et je sais, pour l'avoir éprouvé moi-même, qu'elle en souffre. Je comprends. Et je l'aime d'autant plus. Mais la herse lui retire de la tendresse, de la chaleur. D'aveugles rages contre nous, contre elle-même, la durcissent et la glacent. Je sais avec douleur le mal qui la crispe et dont elle ignore la nature : elle pâtit d'un exil : l'exil de sa niche génétique...

Je n'ai pas voulu connaître mon géniteur. Mon père de cœur et d'esprit est pour moi toute la paternité. Et pourtant, à mesure que je

vieillis, mon sang d'origine afflue. Dès que je pénètre dans la vieille Flandre, je me retrouve et me décuple, avec un sentiment d'éternité. Je suis, par toutes mes fibres naturelles, l'habitant du Marché aux Herbes de Gand, et Bruges la Morte me fait revivre.

L'esprit peut tout, oui. Mais il peut aussi apprendre qu'il y a un sang et un sol aussi forts que lui.

Mon père d'esprit et d'amour se nommait Gustave Bouju. Ce n'est pas un joli nom. Il disait en plaisantant que ça venait des serfs du bout du jus, ceux qui battaient, la nuit, l'eau des douves pour empêcher les grenouilles de croasser afin que le seigneur dorme.

J'aurais dû, par filialité volontaire, garder son nom. Je le portais à l'école. Longtemps, j'ai été Louis Bouju. Puis j'ai repris mon patronyme légal. Pour la légalité, oui. Mais aussi par esthétisme. Et pourtant, c'est le nom d'un père refusé. Mais c'est le nom de mes racines dans un sol, dans une histoire, dans une civilisation, dans le génie nordique. En vous disant cela, je m'avise pour la première fois que j'ai porté deux noms : un nom d'enfance et un nom d'adulte. La difficulté que j'ai éprouvée à remplir tout mon destin doit venir de là. Je n'ai pas rempli tout mon destin. Je me suis toujours tenu un peu en retrait. Les gens diront que j'ai réussi beaucoup de choses. Mais, moi, je sais qu'il y a une part